

VOUS AVEZ DIT NO SEX ?

L'asexualité et l'abstinence au défi de la société de performance

Magali CROSET-CALISTO

Les médias et les sondages l'affirment, les témoignages et la pratique clinique le confirment : l'essor du No Sex, dans le monde et en France, ne cesse de continuer. Qu'est-ce que le No Sex ? Serait-il une clé pour comprendre et démonter les rouages grippés d'un monde hypersexualisé, écoeuré jusqu'à la saturation ?

Depuis des décennies, qu'il s'agisse de la sphère publique ou de la sphère privée, notre culture occidentale semble cultiver la philosophie du « trop », où tout n'est plus qu'injonctions, excitations, agressions, décharges, effusions, addictions... La sexualité, en tant que miroir même de notre société, n'échappe pas à la règle. L'intime est devenu « extime¹ ».

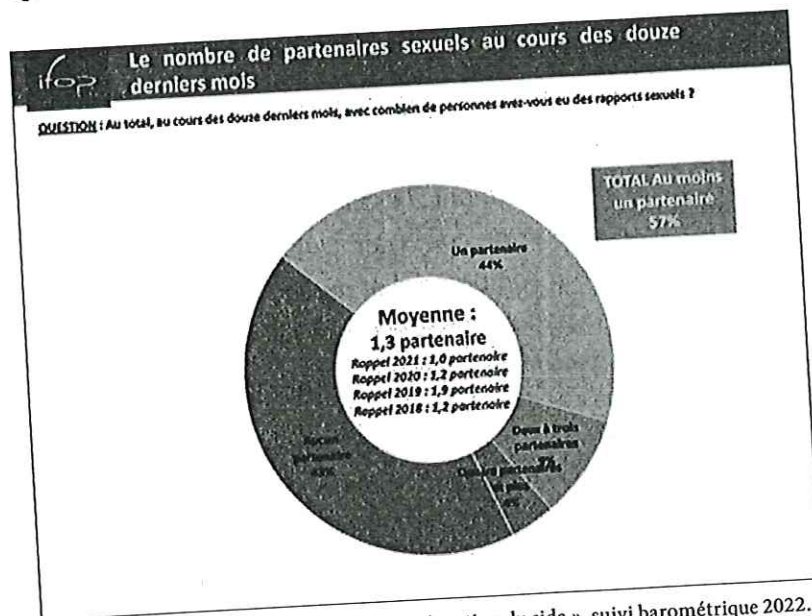
Cependant, de nouvelles conduites sexuelles émergent et semblent défier la course à la performance de notre temps. En 2022, 43 % des jeunes de 15-24 ans ont déclaré ne pas avoir eu de rapports sexuels durant les douze derniers mois², soit presque un jeune sur deux. Or, rester un an sans rapport sexuel à l'âge de 18-20 ans n'est généralement pas fréquent. Pour mémoire, en 2014, 25 % affirmaient n'avoir eu aucun rapport sexuel annuel, soit dix-huit points de moins que les

1. Magali Croset-Calisto, *De la sexualité et du désir par temps de crise*, revue *Passages-Adapes*, n° 210-211, novembre 2021.

2. Suivi barométrique Ifop pour Sidaction : Frédéric Dabi, Jean-Philippe Dubrulle et Thomas Pierre, « Les jeunes, l'information et la prévention du sida », février 2022, sondage réalisé auprès de 1 002 jeunes de 15 à 24 ans (sur <https://presse.sidaction.org/>).

chiffres de 2022. Qu'est-ce à dire ? Les codes de la sexualité seraient-ils en train de changer ? Où passent le désir et l'excitation ? Que devient le rapport sexuel ? Les personnes asexuelles ou abstinentes pratiquent-elles quand même la masturbation ?

Qu'est-ce que le No Sex ?



Source : « Les jeunes, l'information et la prévention du sida », suivi barométrique 2022.

L'expression *No Sex* désigne officiellement toutes les personnes qui ne font pas ou plus l'amour : par orientation, par choix, pour des raisons pandémiques ou contextuelles, relationnelles, médicales, philosophiques... Ce terme inclut l'asexualité et l'abstinence. L'asexualité est une orientation sexuelle, l'abstinence est une pratique (choisie ou subie). Pour aller plus loin encore, l'on pourrait dire que l'asexualité est une orientation sexuelle dont le « choix d'objet » s'avère restreint, puisque le désir ne s'adresse à aucun tiers (« Une personne asexuelle ne ressent pas de désir pour les autres³ »). Est-ce à dire que le désir s'annihile de lui-même ? N'est-il pas plutôt sublimé ? Regroupées sous le terme générique du *No Sex*, les personnes asexuelles ou abstinentes

3. Définition à retrouver sur le site officiel de l'asexualité (voir <https://fr.asexuality.org/?Asexualite>).

interrogent la norme et l'altérité et viennent bouleverser les schémas traditionnels de la sexualité.

Depuis plus de vingt ans, la sexualité est davantage associée aux records, aux performances et aux enjeux de domination plutôt qu'aux voluptés du plaisir. À ce propos, l'étude du vocabulaire représente un bon indicateur des mentalités et des pratiques d'une société. Actuellement, dans le discours général, il ne s'agit plus de « sexualité » mais de « sexe »... L'anglicisation du vocable « sexualité » au profit du mot « sexe » marque un tournant symbolique fort. Le « sexe » est devenu un objet comme un autre, il est « consommé », jusqu'au vertige parfois. Et le sexe actuel, *via* des soutènements de l'industrie pornographique colossaux, a envahi l'ensemble des espaces publics et mentaux. Il s'est répandu jusque dans les cours de récréation⁴, sans n'avoir plus rien de récréatif. Garrotté par les ressorts marchands des industries du X, il apparaît à bout de souffle et à cours d'idées. La sexualité semble en berne au XXI^e siècle : il ne fait plus rêver. Ne plus avoir envie de relations sexuelles devient pour beaucoup une réalité⁵ :

« On arrive à concevoir le sexe sans amour mais on n'arrive pas à concevoir l'amour sans sexe. Je trouve cela très étrange... [...] J'ai été dégoûté du porno autant que de moi-même. C'est une industrie qui est là pour se faire de l'argent sur notre plaisir. Après des années de consommation, je me suis aperçu que cela avait tout détruit dans ma vie. Relations, travail, finances, estime de moi-même... J'en étais venu à faire cela tout le temps, machinalement, sans vrai plaisir. Aujourd'hui, tout cela m'écœure. [...]

Je ne me reconnaissais plus dans ma façon de consommer le sexe. Cette pause m'a permis de travailler davantage sur moi [...]. Je m'étais perdu dans l'autre, il aura fallu du temps pour me récupérer [...]. On confond souvent ce désintérêt avec une impuissance... Ce n'est pas qu'on ne peut pas, c'est qu'on ne s'y voit plus [...]. La croyance veut que le sexe soit nécessaire pour qu'il y ait de l'amour, et vice-versa. Pourquoi l'amour devrait-il s'accompagner de sexe pour être véritable ? »

4. 82 % des enfants de 11 à 13 ans ont déjà été confrontés à des images pornographiques selon une étude de l'Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale), d'après William Lowenstein et Laurent Karila, *Tous addicts, et après ?*, Flammarion, 2017, p. 266.

5. Témoignages extraits du livre de M. Croset-Calisto, *La révolution du No Sex. Petit traité d'asexualité et d'abstinence*, Éditions de l'Observatoire, 2023, pp. 81-82.

En 2021, une grande enquête menée par l'Observatoire européen de la sexualité féminine⁶ s'est concentrée sur les conséquences de la pandémie de Covid-19 et de l'effet #MeToo sur les pratiques sexuelles des femmes. Le constat est sans appel :

- 35 % des Françaises déclarent ne pas être satisfaites de leur vie sexuelle (notons que ce résultat est le plus élevé de tous les pays européens sondés) ;

- 41 % des Françaises interrogées déclarent n'avoir eu aucun rapport sexuel depuis plus de quatre semaines. Ce qui représente un différentiel de dix points en sept ans (31 % des femmes déclaraient la même chose en 2016) ;

- 64 % des Françaises se plaignent d'avoir un conjoint non attentif à leur plaisir.

Le sujet est encore tabou car, quand le sexe n'y est pas, la société tremble. Si l'asexualité et l'abstinence connaissent une visibilité croissante depuis cinq ans en France, force est de constater que,

« Les personnes qui ne font plus l'amour ou disent ne plus vouloir le faire sont toujours incomprises »

dans le même temps, les personnes qui ne font plus l'amour ou disent ne plus vouloir le « faire » sont toujours incomprises, déni-grées, voire stigmatisées. Ne pas éprouver de désir, ni avoir de sexualité, est souvent considéré comme douteux, voire anormal. Si l'abstinence et l'asexualité sont de plus en plus connues, elles n'en demeurent pas moins dénoncées. Le *No Sex* est toujours déjà dénigré, attaqué voire pathologisé, lorsqu'il n'est pas considéré comme un épisode « forcément temporaire » auquel il est nécessaire de remédier... « Il y a une grande violence dans la société envers les gens qui n'ont pas de sexe dans leur vie [...]. Ils sont seuls [...]. La société est cruelle⁷. » « On se sent comme handicapé. Dans la tête des gens, on ne fait plus partie des êtres humains. On n'est plus incorporé à la société⁸. »

L'absence de rapports sexuels questionne et met mal à l'aise tant la société civile que certains représentants de la communauté scientifique pour lesquels une sexualité active (sous-entendue pénétrative) repré-

6. Sondage Ifop et The Poken company réalisé auprès de 5 026 femmes de 18 ans et plus vivant en Espagne, Italie, France, Allemagne et Royaume-Uni, par questionnaire auto-administré du 1^{er} au 5 mars 2021 (sur <https://www.ifop.com/publication/observatoire-europeen-de-la-sexualite-feminine/>).

7. Didier Cros, film documentaire *No Sex*, Arte, 2022, témoignage de Chantal.

8. *Ibid.*, témoignage de Nicolas.

sente l'indérogeable norme. La pathologisation des sexualités dites « marginales » ne date pas d'aujourd'hui. En 1886, le psychiatre Richard von Krafft-Ebing (1840-1902) publiait *Psychopathia Sexualis*⁹, un ouvrage scientifique dont le but était de dresser un inventaire de toutes les « déviations sexuelles ». La masturbation mais aussi l'absence de sexualité représentaient alors des pratiques à traiter et à soigner par la médecine. Aujourd'hui, des relents de stigmatisation persistent. Le maintien des stéréotypes a pour principale raison que, dans l'inconscient collectif, l'absence de sexualité s'avère généralement associée au vide ou au rejet d'autrui qu'elle pourrait induire. L'absence de pulsion sexuelle est fréquemment perçue comme un refus du sexe et non comme une capacité ou une possibilité de déplacement (par la sublimation) vers autre chose. On s'interroge alors : l'absence de sexualité ne pourrait-elle pas, au XXI^e siècle, être pensée différemment ? À y regarder de plus près, l'asexualité tout comme l'abstinence nous questionnent tant sur les totems que les tabous de notre société. Elles nous interpellent sur l'hétérogénéité, le rapport à soi-même et aux autres. En filigrane, elles poussent la société à redéfinir la notion même de « rapport sexuel », ce qui permet de reformuler également sa propre conception du désir et de l'art d'aimer. En d'autres termes, le « rapport au rapport » mérite d'être questionné puisque, pour une partie de la jeune génération, ne pas ressentir d'attirance physique envers qui que ce soit, ne pas avoir de rapports « pénétratifs » et en rester aux câlins chastes font désormais partie des nouvelles manières de vivre son intimité et sa sexualité. D'un point de vue psychanalytique, l'asexualité ou l'abstinence posent donc la question de la sublimation et du « bricolage » avec ses pulsions. Pulsions de vie ou pulsions de mort ? Principe de plaisir ou principe de réalité ? Et si la réponse se trouvait ailleurs ? Du côté du repli protecteur – *via* la pulsion d'autoconservation – face à un système qui a perdu ses repères ?

De l'overdose du désir et de l'asphyxie du plaisir

Le signal d'alerte donné par les femmes, la jeune génération et les soixante millions¹⁰ de personnes asexuelles dans le monde est en train

9. Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia Sexualis*, Lipsiae, Voss, 1886.

10. Sondage mené au Royaume-Uni, en 2004 : Anthony F. Bogaert, « Asexuality : 125 prevalence and associated factors in a national probability sample », *Journal of Sex Research*, septembre 2004. Ces estimations n'incluent pas les personnes abstinentes et seraient certainement revues à la hausse aujourd'hui.

de produire un effet de bascule. Tout comme il y a mille et une bonnes raisons de faire l'amour, il y a mille et une bonnes raisons de ne plus faire l'amour. Parfois des causes extérieures (iatrogènes), un conflit de couple ou une hypolibido¹¹, accompagnée d'un besoin impérieux de faire une « trêve sexuelle », peuvent induire une abstinence à moyen ou long terme. D'autres fois, il s'agira d'un désintérêt profond. D'autres fois encore, d'une immersion totale dans le virtuel qui éloignera de la pratique réelle. Généralement, les mille et une bonnes raisons de ne pas faire l'amour relèvent essentiellement de deux sortes de facteurs : individuels et systémiques. Les facteurs individuels concernent l'orientation sexuelle mais aussi toute une série d'éléments psychologiques ou physiologiques justifiant l'absence de volonté ou de capacité de faire l'amour. Les facteurs systémiques regroupent les enjeux interpersonnels dans les couples mais aussi les enjeux philosophiques, identitaires, politiques et numériques qui régissent l'engagement sexuel de chaque personne dans la société. Les épisodes de pandémie et les causalités extérieures (guerres, réchauffement climatique, accidents, attentats, etc.) appartiennent également à ces facteurs systémiques qui empêchent le désir sexuel. Les causes de la baisse d'activité sexuelle sont bien évidemment multifactorielles. Elles se trouvent dans un contexte sociohistorique mais aussi technologique depuis l'arrivée d'Internet dans les foyers. La sexualité 2.0 (par *webcam*) et accessoirisée (banalisation de l'usage des *sex-toys*) incarne l'un des plus grands bouleversements sociosexologique de la fin du XX^e et début du XXI^e siècle. Les années 2020 ont abouti, aux forceps numériques, à des orgasmes robotisés et connectés¹². La cybertechnologie – avec tous ses avatars et l'immensité de ses possibilités – représente l'une des raisons qui encouragent la jeune génération à se détourner des pratiques sexuelles « traditionnelles ». Mais, comme dit précédemment, c'est sans compter l'influence de l'industrie du X, qui s'est emparée de l'éducation sexuelle de toute une génération d'adolescents de manière massive et addictive¹³ depuis vingt ans. Par ailleurs, la hausse des divorces, les ruptures et les déchirements dans la vie des couples ont produit une désillusion chez les plus jeunes qui, devant les

11. Première demande de consultation en sexologie chez les femmes depuis plus de 15 ans.

12. M. Croset-Calisto, *Les révolutions de l'orgasme*, Éditions de l'Observatoire, 2022, chapitre « Les nouveaux mondes sexuels », pp. 263-282.

13. Voir, à ce propos, le communiqué de presse du 27 septembre 2023 du Haut Conseil à l'égalité entre les hommes et les femmes : « Pornocriminalité : mettons fin à l'impunité de l'industrie pornographique ! »

souffrances de leurs parents, questionnent les statuts conjugaux, les rapports genrés et la définition même de l'art d'aimer. Aussi, la baisse d'activité sexuelle peut jouer un rôle social à l'heure des crises individuelles, systémiques, politiques, économiques et climatiques actuelles. La sobriété s'invite jusque dans la sexualité.

Du principe de plaisir au principe de réalité

Le terme de « récession sexuelle » est utilisé dans de nombreux pays déjà. Il est à comprendre selon son acception étymologique de régression. Aussi, il semblerait que la récession sexuelle actuelle réagisse aux comportements sexuels des générations précédentes ; ce qui peut générer des incompréhensions, voire un clivage idéologique et générationnel. En effet, certaines générations – à l'instar de celle des *baby-boomers* – n'ont généralement pas eu à se soucier des besoins fondamentaux, comme les générations suivantes ont dû le faire. Dans un contexte d'après-guerre, la croissance économique et l'amélioration du niveau de vie ont permis à la population des années 1950 de renouer avec l'espoir et les plaisirs. Le travail se trouvait facilement, l'heure était à la reconstruction des ménages et des fortunes. Les besoins fondamentaux étant comblés, la place aux plaisirs – comme retour à la vie face à la mort – pouvait enfin s'exprimer. Les « Trente Glorieuses sexuelles » ont apporté leur lot de satisfactions : la libération sexuelle, le droit à l'avortement et à la contraception. Aujourd'hui, pour les jeunes générations, le contexte est tout autre. La satisfaction des besoins fondamentaux n'est pas acquise d'emblée. Elle nécessite une vigilance et un investissement personnel de chaque instant. La résurgence des infections sexuellement transmissibles (IST) encourage la prophylaxie mais aussi nourrit les inquiétudes. La pandémie, les attentats et les guerres actuelles viennent bouleverser également le cours de la vie. Depuis quatre ans, les enfants grandissent sur un sol mouvant. Voilà aussi pourquoi, chez les 15-24 ans, de nombreuses raisons de ne plus avoir envie de faire l'amour se manifestent : être en vie précède l'envie.

Il faut préciser que le terme de récession n'est pas synonyme de régression, ni même de démission. Le *No Sex* indique de fait une mutation profonde de notre société. Face à l'élan centrifuge que notre modernité génère, certaines personnes choisissent l'élan inverse,

l'élan centripète. Ce dernier réduit et recentre les forces en un même cœur. Et du cœur au corps, il n'y a qu'un pas. C'est le pas de côté qu'une partie de la jeune génération, entre autres, décide de faire pour

« Être en vie
précède l'envie »

tenter d'alerter les moins jeunes sur les dérives de la surconsommation et de la marchandisation en tout genre, y compris sexuelle et pornographique. L'enjeu générationnel est à prendre en compte. La société a tellement changé avec l'arrivée dans nos vies du numérique que les jeunes générations, biberonnées aux us et coutumes du cybermonde, ont une vision des possibilités – mais aussi des dommages et des risques – plus affinée que les générations précédentes (qui ont encore le pouvoir décisionnaire et les rôles clés). Cette constatation est paradoxale, mais les jeunes qui se désintéressent de plus en plus du sexe en viennent à faire office d'alerte, de Surmoi, voire de régulateur moral face aux excès et tout ce qui représente la consommation à outrance dans notre société. Une nouvelle bataille d'Hernani entre les anciens et les modernes s'annoncerait-elle ? Plusieurs études tendent à l'indiquer. Mais l'articulation et l'alliance entre générations semblent plus que jamais nécessaires pour comprendre et anticiper les enjeux économiques, écologiques et éthiques de demain. La sexualité nous révèle quelque chose de l'état actuel du monde. Au conflit de générations évoqué précédemment, j'opposerais l'idée d'une rencontre nécessaire entre deux conceptions qui se concurrencent et se complètent : le principe de plaisir face au principe de réalité.

De la pulsion sexuelle à celle d'autoconservation

En 2006, l'écrivain Jean-Philippe de Tonnac¹⁴ interviewait le psychanalyste Jacques Sédot. En fin éclairé, le psychanalyste pressentait déjà un mouvement de bascule :

« Il y a plusieurs caractéristiques dans notre société actuelle que nous pouvons évoquer. Déliaison de tous les liens sociaux et désappartenance, tout d'abord. Cette culture de la déliaison rend difficile l'expé-

14. Jean-Philippe de Tonnac, *La révolution asexuelle*, Albin Michel, 2006, p. 216.

rience de la rencontre, à laquelle on n'est pas préparé. L'autre caractéristique est que nous manquons de temps [...]. Accélération de tout qui s'accompagne d'une excitation, d'une surconsommation, d'une injonction de jouissance, d'une impatience, lesquelles peuvent engendrer un désir légitime de repli sur soi, de self ecology, perçu comme salutaire. C'est une tendance de la modernité que de chercher à se soustraire à ce qui nous dévore et nous broie, et le plaisir et la pulsion de rencontre peuvent être vécus comme tels. »

Les propos de Sédad mettaient en lumière trois aspects importants (et confirmés depuis) :

- Le sentiment de désappartenance et la difficulté de la rencontre ;
- Un trop-plein d'excitation menant à un repli sur soi ;
- L'actualité du principe de précaution face aux excès dévastateurs.

Si le psychanalyste voyait en 2006 une « tendance de la modernité à chercher à se soustraire à ce qui nous dévore et nous broie », cette tendance s'est inscrite dans les consciences jusqu'à devenir de plus en plus effective. Face à l'explosion, la protection. Face à l'addiction et la compulsion, la frugalité et la maîtrise des effusions. Face au nombre de couples divorcés, la recherche de nouveaux types de conjugalité. Face aux excès de la décharge, l'engouement pour le repli qui protège et recharge. La pulsion change de registre. À travers ces nouvelles conduites sexuelles et amoureuses, c'est toute l'histoire d'une société qui se trouve à nouveau questionnée et révolutionnée. Si la génération des *baby-boomers* a connu la pulsion sexuelle sans limite, les générations suivantes ont été poussées à suivre sa petite sœur pulsionnelle : la pulsion d'autoconservation.

« L'engouement pour le repli qui protège et recharge »

Selon Sigmund Freud (1856-1939), pulsion d'autoconservation et pulsion sexuelle représentent les deux parties d'un même tout : la pulsion de vie. C'est pourquoi il n'est pas osé de considérer ces deux pulsions comme les sœurs d'une même famille : la famille Éros, la pulsion de vie, face à la famille Thanatos, la pulsion de mort. Voilà de quoi la révolution du *No Sex* est aussi le signe : la pulsion d'autoconservation en tant que pulsion de vie, face à la pulsion de mort. La pulsion d'autoconservation, comme son nom l'indique, conserve. Il y va de la conservation de soi (selon le terme freudien de « libido du Moi »), mais aussi de la préservation du désir. Ces der-

nières ne sont alors ni vampirisées ni annihilées par les plaisirs stéréotypés que véhicule notre société actuelle. Ce qui, d'une certaine manière, permet de réhabiliter le plaisir. C'est pourquoi, jouissance et abstinence sont deux réponses possibles face aux pulsions mortifères. Les deux possèdent une dynamique interne qui fait d'elles des alliées complémentaires face au chaos, à la grande dépression voire à la décompensation. C'est pourquoi la révolution du *No Sex* met en avant la pulsion d'autoconservation en tant que pulsion de vie, face à la pulsion de mort.

Du tabou au totem ?

Depuis quelques années, le principe de plaisir cède la place au principe de réalité. Il s'agit de veiller aux dépenses et d'éviter les débordements. La « consommation du sexe », qui a connu ses heures de gloire et ses déboires, n'échappe plus à la règle. Le monde des plaisirs fait place à celui de la modération. La pulsion sexuelle se met en retrait, au profit de la pulsion d'autoconservation. La pandémie a rendu la fragilité de la vie humaine plus palpable. Se projeter dans l'avenir est devenu anxiogène, aléatoire, incertain. Désormais, avant de penser au sexe et à la jouissance, l'humain réfléchit d'abord à sa sécurité et à sa pérennité. Car, pour pouvoir jouir et éprouver du plaisir, encore faut-il être en vie. La révolution du *No Sex* semble nous le rappeler : il s'agit de se recentrer sur soi pour pouvoir durer. La *libido sexuelle* cède le pas à la *libido du Moi*. Les jeunes qui n'ont plus envie de faire l'amour (tel qu'il se fait), les personnes d'orientation asexuelle et les personnes abstinentes viennent délivrer un message fort à la société : en isolant la pulsion sexuelle de leur mode de vie, ils la protègent de l'asphyxie.

Dès lors, nous pourrions émettre l'idée que l'abstinence est en train de passer d'un interdit inquiétant et dangereux (tabou) à une fonction protectrice et sacrée (totem)... Cette évolution peut donner au désir un nouveau souffle, grâce à la dégénéralisation des rapports, la sublimation et la création. L'heure d'une nouvelle poétique du désir aurait-elle sonné ? Le temps du *No Sex* contiendrait-il les germes d'un nouvel art d'aimer ?

Un nouvel amour courtois ?

D'une certaine manière, les pratiquants du *No Sex* s'inscrivent dans une tradition de paroles et de gestes qui se rapproche de l'amour courtois (la *fin'amor*) du Moyen Âge. Tels les chevaliers d'alors rejetant la loi des suzerains, les personnes asexuelles et abstinentes dénoncent et défient les codes d'une sexualité exacerbée et mortifère. Elles questionnent les codes établis et réinventent une grammaire sexuelle au moyen d'une nouvelle conjugaison des êtres. En cela, il est probable que le *No Sex* favorise l'avènement de nouveaux chantres du monde moderne, les troubadours du XXI^e siècle...

L'amour courtois est un art de vivre et d'aimer qui s'est développé en Europe durant les XII^e et XIII^e siècles. Son application très codifiée s'est déployée à travers des personnages types, tels que la Dame ou le chevalier. La philosophie de l'amour courtois repose sur la notion de désir, de conquêtes, de loyauté et d'inaccessibilité. Les troubadours qui relatent les aventures épiques et chevaleresques transmettent un message fort : le désir se nourrit non pas de sexe mais d'amour. Et ce dernier exige un art du renoncement, de l'attente, une faculté de refoulement et d'abnégation, la sublimation du sexe au moyen d'autres activités, une foi en l'amour unique, l'idéalisation de l'amour fou (où le sexe redevient corrélé aux sentiments), le rejet de l'artifice, la quête de la Vérité... Le différé des plaisirs devient une promesse de qualité. L'impossible rencontre sexuelle crée les plus grands espoirs, comme les plus grands récits. En tenant leur désir en haleine, Dame et chevalier cultivent un nouvel art d'aimer. Et si la sublimation du désir et des rapports sexuels permettait en fin de compte de maintenir le désir du désir ? Si la révolution du *No Sex* détournait le sexe pour mieux le redéfinir et le maintenir en vie ? La mise à l'écart du désir sexuel permettrait-elle donc à celui-ci d'éviter sa disparition ? Peut-être même de préparer son retour ? D'un point de vue analytique, les protagonistes de l'amour courtois effectuent une sublimation de la pulsion sexuelle. Pour reprendre les mots du sexologue Claude Esturgie, l'on pourrait dire qu'il y a « sublimation du désir qui reste désir du désir¹⁵ ».

Les personnes asexuelles et abstinentes, en dénonçant et refusant la violence du sexe actuel, incarneraient-elles donc les nouveaux poètes romantiques de notre société ? Moins de sexe pour plus de dis-

15. Claude Esturgie, *Le désenchantement du sexe. Dialectique de l'amour et du désir*, L'Harmattan, 2015, p. 35.

cours amoureux ? Comme des troubadours au temps de l'amour courtois, les personnes qui pratiquent le *No Sex* viennent, d'une certaine manière, bouleverser les codes établis au profit

« **Moins de sexe pour plus de discours amoureux ?** »

de nouveaux gestes littéraires, éthiques, politiques, relationnels et amoureux. Toutefois, comme toute révolution en cours, le

No Sex ne contient-il pas en lui les ferments d'une *évolution paradoxale*, selon la formule de Max Weber (1864-1920), avec, pour toile de fond, de nouvelles problématiques de politiques publiques, telle la baisse potentielle du taux de procréation dans le monde (le taux de natalité en France n'a jamais été aussi bas depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale) ? Sur ce point, l'avenir nous le dira, car « sexualité » et « procréation » recourent des champs pluridisciplinaires différents qui mériteront très certainement d'être à nouveau précisés. Pour l'heure, l'asexualité et l'abstinence redessinent les codes de l'amour et des échanges et le *No Sex* indique que le sexe actuel est à réinventer, notamment par le langage. Il pousse les chercheurs à observer et (re)définir les intellections, les ressorts et les codes de la sexualité afin de mieux comprendre les mutations actuelles de notre société. L'essor du *No Sex* questionne le monde des envies au profit de l'en-vie. La société de performance est prise en défaut, autant que mise au défi.

Magali CROSET-CALISTO



Retrouvez le dossier « Identités sexuelles »
sur www.revue-etudes.com